

## LE CENTRALISME ÉTATIQUE...

Ce qu'on appelle le centralisme est un des maux les plus grands qu'une analyse sérieuse de l'histoire peut reprocher à l'État. Entendons-nous bien sur la valeur des mots. Nous ne confondons pas centralisation et centralisme. Nous reconnaissons qu'il faut centraliser ou, plus exactement, coordonner de nombreuses activités qui dépendent inévitablement et heureusement les unes des autres; cela est dicté par la densité croissante de la population ou l'abondance ou la rareté des matières premières. Bakounine et Proudhon le reconnaissaient, mais ils opposaient la centralisation économique au centralisme politique. Ce qui est fondamental.

On dit souvent du fédéralisme qu'il est l'organisation de bas en haut choses et des hommes. Ce qui - nécessaire est cette lapalissade - implique l'existence d'une base et d'un sommet; ce dernier reçoit les impulsions sinon les directives qui sont transmises par l'ensemble du corps social auquel elles retournent. En fin de compte, il s'agit d'un mouvement circulaire où le tout agit sur les parties et chaque partie sur le tout. Ainsi se constitue un fonctionnement harmonieux et complet de l'ensemble.

Dans l'organisation de la société fédéraliste, la pensée, la volonté des individus et des collectivités sont toujours présentes: l'esprit public influe sur ceux qui, gouvernants ou délégués, prennent ou appliquent des décisions. Mais cet esprit ne peut exister effectivement et vouloir que si ce qui constitue la puissance sociale le lui permet; si l'atmosphère, les coutumes, la pratique de la vie, la morale dominante supposent certaine indépendance et une connaissance des problèmes, toutes ces conditions étant incompatibles avec la transformation des hommes en robots.

C'est ce que produit le centralisme. Quand nous étudions la formation, puis l'existence des grands empires, une chose s'impose à nous: l'existence de troupes humaines, obéissant à des chefs plus ou moins prestigieux qui comme Gengis Khan, Mahomet, César ou Napoléon, les commandent impérativement, entendent être obéis, et le sont. Leurs armées battent, massacrent, envahissent, dominent, affluent, refluent comme de puissantes marées, mais nulle part n'apportent la liberté, le droit, la justice, tout cela accordé à la dignité de l'homme (1).

L'esprit monolithique règne, avec l'adaptation des individus pour qui le bruit des armes est la plus grande affaire. Il suffit de quelques chefs, ou d'un seul, bien ou mal inspirés, qui calculent, pensent, décident, veulent. Tout se ramène à lui, ou à eux, tout en dépend. Mais le premier inconvénient est qu'un seul homme, si génial soit-il, ne peut tout embrasser, la vie étant trop vaste ou trop complexe; que les multitudes qui le suivent n'exercent ou ne développent pas leurs aptitudes créatrices, leur capacité d'observation, de réception, de déduction, et que leur comportement et leur action ni ne répondent aux nécessités ni ne leur permettent de faire face aux problèmes de la société.

Il se produit une dégradation de la qualité humaine. A moins de révoltes rénovatrices, le centralisme assujettit, aspire et dévore la vie collective, en pompe les énergies essentielles par l'action de la bureaucratie autoritaire chargée de commander et d'ordonner d'après les instructions passivement reçues, et ne tolère pas que les initiatives, les idées créatrices se répandent; ce qui prive l'organisme

(1) Voici comme Nietzsche définissait les fondateurs des grands empires et grands États: «Un troupeau de bêtes de proie, une race de maîtres et de conquérants qui, avec toute son organisation militaire, et toute sa puissance de contrainte, fonce de ses terribles mâchoires sur une population qui la dépasse formidablement en nombre, mais qui est demeurée à l'état inorganique... telle est l'origine de l'État».

social de sève nourricière et finit par le dessécher. Tôt ou tard, mais inéluctablement, la sclérose apparaîtra, appauvrissant, ruinant, anéantissant.

Si l'on va au fond des choses, le centralisme n'est pas une fin en soi, mais un moyen de domination unilatérale. Donc l'opposé de la liberté et de la vie. Où il y a décentralisation ou non-centralisation, il y a possibilité de penser, de choisir, d'agir, selon l'auto-direction consciemment établie d'après l'examen, l'analyse et les conclusions auxquelles on aboutit. Dire «*centralisme*» équivaut à dire amoindrissement intellectuel, éclipse des facultés si précieuses que la nature a mises en nous, réduction à la servitude, paralysie cérébrale, abaissement des hommes et des peuples.

Ce n'est que par l'utilisation de toutes ses ressources dûment stimulées, par la mise en œuvre de toutes ses potentialités qu'un pays atteint à la plénitude, à la résistance nécessaire contre ce qui offense la vie, l'intelligence et la volonté. Au fond, le centralisme ne donne de résultats positifs - et quels résultats! - que pour la guerre, où il faut masser en un seul point tous les atouts, et frapper. C'est pourquoi, sans aucun doute, il est lié dans l'histoire de l'humanité aux grands massacres et aux grands massacreurs, aux destructions colossales en même temps aux dépenses fastueuses.

L'autorité ne remplace pas le savoir, mais elle favorise encore moins la liberté. Toujours, si les rois centralisateurs ont prétendu tout savoir, tout dominer, tout décider, ils ont aussi prétendu empêcher leurs rivaux d'utiliser les mêmes moyens d'action. Un pays centraliste est un pays où sévit la domination d'un seul homme, ou groupe d'hommes, qu'il s'agisse d'un roitelet africain ou d'un empereur chinois.

**Gaston LEVAL.**

-----